

Une Virgule d'acier



Corinne Champougny

# Une Virgule d'acier

*Récit*

L'Harmattan

## Du même auteur

Roman

*L'île aux adieux*, Éditions du Petit Pavé, 2008.

© L'HARMATTAN, 2008  
5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>  
[diffusion.harmattan@wanadoo.fr](mailto:diffusion.harmattan@wanadoo.fr)  
[harmattan1@wanadoo.fr](mailto:harmattan1@wanadoo.fr)

ISBN : 978-2-296-06054-8  
EAN : 9782296060548

# Départs

« Instructions pour remonter une montre.

Là-bas au fond il y a la mort, mais n'ayez pas peur. Tenez la montre d'une main, prenez le remontoir entre deux doigts, tournez-le doucement . Alors s'ouvre un nouveau sursis, les arbres déplient leurs feuilles, les voiliers courent des régates, le temps comme un éventail s'emplit de lui-même et il en jaillit l'air, les brises de la terre, l'ombre d'une femme, le parfum du pain.

Que voulez-vous de plus ? Attachez-la vite à votre poignet, laissez-la battre en liberté, imitez-la avec ardeur. La peur rouille l'ancre, toute chose qui eût pu s'accomplir et fut oubliée ronge les veines de la montre, gangrène le sang glacé de ses rubis. Et là-bas dans le fond, il y a la mort si nous ne courons pas et n'arrivons pas avant et ne comprenons pas que cela n'a plus d'importance »

Julio Cortazar  
Histoires de Cronopes et de Fameux



# Chapitre 1

## Immobile

Un infime caillou, un petit grain de sable, un rien de poussière. Il suffit de si peu. Le doigt qui suit les lignes tremble légèrement, le regard hésite, respirer, respirer, profond, inspirer réellement et bien lentement rejeter l'air, les toxines, les regrets, les compromis, la peur et l'ignorance, les effets faciles, les associations voulues, l'air de chaque instant, d'une vie. C'est si facile. Sûrement. Acheter un cahier. Les pages volantes se dissolvent et se désagrègent. La reliure te guidera, te forcera, les lignes te diront l'humilité, et tu entreras en écriture, en silence.

La douleur. C'est bien le mot. Je le regarde sur le cahier. Il ne bouge pas. Terrifiant de consistance. Rond. Fermé. Suffisant. Je ne l'écrirai plus. Je le contournerai. Quelle vanité.

C'est elle qui m'a réveillée. En pleine poitrine. En son centre exact. Elle était ronde, brûlante au milieu, et elle irradiait vers la gorge, les sons, les mots, l'air. Je me suis cramponnée à l'oreiller. Souvent, la migraine me surprend au creux du sommeil. Absolument sans raison. Elle creuse des canaux sous mes tempes, comme une taupe, dévorant chaque millimètre d'espace et semant une souffrance brûlante, totalement insupportable. Je ne bouge plus, je respire à peine, tétanisée, brisée. Des images incohérentes se télescopent, envahissent un espace dévasté. Il s'agit alors de lutter. Figée. Le moindre battement de cil devient une

souffrance intolérable. Le calme est blanc, je le sais. Et frais. Il faut qu'il regagne du terrain, canal après canal, terrier après terrier, patiemment. Alors je pourrai faire un geste, prendre un médicament qui insufflera une douce coulée fraîche et blanche, un retour à la vie, à la compréhension, à l'intelligence, au calme.

Souvent, la migraine me tétanise en plein cœur d'un rêve. Mais cette nuit-là, c'était différent. La poitrine se rétractait, se recroquevillait, lestée d'un poids inconnu, incongru, étrange. L'oreiller sous mes doigts crispés devenait à son tour boule informe, l'air se raréfiait.

Et au moment précis où je me recroquevillai, je compris.

Comprendre et encore comprendre. J'aimerais être pierre, rocher poli par la mer, grain de sable, bout de verre, nuage. Immobile et stupide.

Comprendre. Arriver sans effort au bout d'un processus qui donne du sens au moindre battement de cil. A un sourire qu'on voulait simple, transparent, translucide, et lumineux. Même fugace. Comprendre le sens du vent. Ses multiples implications. Le nommer. L'étiqueter. Rassurant. Stupéfiant d'inanité. Comprendre sans répit. Sans avoir le moindre espoir de laisser passer une information, un signe, un clignotant, un enseignement quelconque qui sera stocké et utilisé, bien sûr. Tout est utile. Recyclé. Optimisé. Rentabilisé. Et l'intelligence ronronne, moteur idéalement huilé, performant, régulé, et fiable. Surtout fiable. Ne jamais douter de soi-même. Voyons.



Ce réveil nocturne n'était en fait qu'un aboutissement. Parfaitement logique. Inscrit dans chaque fibre du corps, télécommandé par d'infimes fibrules, tout un réseau cohérent et subtilement agencé. La goutte d'eau. Le grain de sable. Le petit plus en trop. Je comprends. Je comprends.

J'aimerais ne rien comprendre. Défaire chaque mot, syllabe par syllabe, lettre par lettre, son par son, trait par trait, patiemment, au fond j'ai tout mon temps, et même celui des autres, volé au détour d'un regard, d'une phrase, détricoter le sens, jeter les coquilles vides, arabesques étranges enroulées autour des lignes, borborygmes informes, grotesques, risibles. Je raclerais chaque enveloppe, lentement, d'un geste sûr et posé, puis j'ajouterais un peu de sens au petit monticule que je construirais, tout à côté de moi. De temps en temps, il faudra pétrir le tout, joyeusement, allégrement, chaque geste sera d'une légèreté inconcevable. Le sens se dissoudra, inconsistant, privé de sa coquille salvatrice. Et le silence tombera.

Comme tombe parfois la neige. Lentement et fermement. Avec une constance appliquée et une légèreté impalpable. Comme tombe la neige qui apaise et tait. Recouvre tout. Sans exception. Sans hésitation. Calmement.

Le silence. Comme une épaisse couche blanche. Palpable. Evidente. Le silence audible et profond. Entendu. Etiré au long des journées et miraculé. Je voudrais le silence. Me cloîtrer au fond de moi-même. Boucher toutes les issues, tous les conduits de communication, tous les sens uniques. Le silence pour éteindre le feu de la poitrine, qui se ranime tout au long de la journée, par petits coups, traîtres, mais vigilants. Le silence dans tout le corps. Et dans l'esprit. Surtout.

Lâcher prise. Laisser le désordre gagner sur tous les fronts, à chaque instant. Accomplir tous les jours les gestes qu'il faut, avec mesure, et suffisamment de précision pour les rendre efficaces, minuter tous ses actes, découper les heures en tranches précises d'un travail défini, le souffle retenu par l'attention, les traits crispés, je donne le meilleur, je fais tout ce que je peux, j'extirpe du plus profond ce qui sera le plus rentable, et je me concentre, recroquevillée, j'y arriverai, il le faut, ne pas considérer, il le faut, ne pas considérer le tout, écrasant, démesuré, juste la tâche à accomplir, une puis une autre, et au bout, au bout, l'intense satisfaction de la journée achevée, du devoir accompli, de l'ordre. Tout est une question d'ordre. D'organisation. Minutieuse. Meticuleuse. Envisager chaque tâche individuellement, la traiter patiemment, consciencieusement, aller au bout avec la rigueur comme garde-fou, mais qui parle de folie, et lorsqu'elle est épuisée, piocher la suivante, l'ordonner dans un tableau mental clair et précis. L'ordre. La rigueur. Le corps qui se recroqueville et la respiration qui s'amenuise. Faire. S'ancrer dans l'action et ne plus laisser le moindre espace vacant. Une journée de travail. Qui se reproduira. Tous les jours. Absolument tous les jours. Mais tout est en ordre. Et c'est rassurant.

Maîtrisé. Configuré. Défini. Anéanti.

Appliquer cette démarche à tout l'espace vacant. Optimiser son énergie et sa force. Le temps dégagé d'une journée découpée en minutes utilisables. Utilisées efficacement. Il faut. Je dois. Cette idée du devoir comme une locomotive. Pour ne rien se reprocher. Pour que personne ne puisse dire. Ni même supposer. Porter à bout de bras sa journée découpée en tranches équitables, et rentabiliser les

moments où le souffle s'apaise, parce que. Je suis en ordre avec moi-même.

Surtout avec les autres. Ce regard qui pèse sur mes épaules, creuse un creux, un vide, accentue la courbe de mes épaules, aiguise la douleur au centre de la poitrine, la rend pesante et permanente. Les autres. Ceux que je ne suis pas. Ceux qui impriment des regards et des faux silences, des habitudes et des limites, des règles et un cérémonial codé. Je suis en ordre avec ceux-là qui. Je sais, d'instinct et de raison, ce qui est possible, ce qui ne l'est pas. Ce sont des automatismes que j'ai bien intégrés. Des rites admis. J'espérais sans doute les maîtriser avec une perfection telle qu'elle les effacerait, par petites touches, habitude par habitude, l'essentiel est toujours ailleurs. Et les autres transparents. Se dit-on.

Se répète t-on. Bien souvent. Si souvent.

Confortée par des rites. Par l'ordre.

Ne pas s'arrêter. Ne pas réfléchir. Penser efficacité. Se plier. Tout est malléable. Tout est malléable. L'écrire encore et encore.

Bien sûr, il faut sourire.

S'imaginer autre, parfois. Apprentie en fin de contrat chez Cybel coiff<sup>2</sup>, les jambes lourdes d'interminables journées, les mains rougies, mais souriante, boudinée dans ce tee-shirt blanc, puisque aujourd'hui le blanc est de rigueur, en train de compter les heures qu'il reste à user. Les odeurs de laque et de shampooing, NRJ en boucle, les potins, les ragots, et sourire, suivre la cadence, combien j'aurai de pourboire ce soir, tiens on dirait qu'il pleut dehors, mais dehors est si loin, attention